

COMPTES RENDUS
BIBLIOGRAPHIQUES

Barba (Serge), *De la frontière aux barbelés. Les chemins de la Retirada 1939*, Trabucaire, Canet, 2009, 255 pages.

L'afflux brutal des républicains espagnols fuyant la répression franquiste, afflux enregistré entre le 28 janvier et le 13 février 1939, a déjà inspiré de nombreuses études. Cette retraite ou *Retirada* lança sur les chemins de l'exil quelque 500 000 personnes, combattants et civils, valides et blessés, femmes, enfants, vieillards. Rien n'était préparé pour accueillir les réfugiés, bien que les autorités françaises eussent envisagé la possibilité d'un tel exode. Aussi l'accueil, si l'on peut employer ce terme, s'effectua-t-il dans les plus mauvaises conditions : improvisation, méfiance inspirée par les arrivants, brutalité parfois.

Serge Barba, président de l'Association des fils et filles de républicains espagnols et enfants de l'exil (FFREEE), a voulu reconstituer les itinéraires suivis par les réfugiés entre leur passage de la frontière et leur arrivée dans les camps dits alors de « concentration ». Le livre se présente comme une sorte de chronique évoquant la vie quotidienne au long de chaque chemin. Le récit est nourri par de nombreux documents, cartes, rapports officiels, photos d'époque, articles de journaux, témoignages, dessins et œuvres d'art diverses laissés par les acteurs de l'exode.

Le premier lieu de passage se situe à Cerbère où l'on arrivait par mer et surtout par terre. Les témoignages initiaux évoquent une situation qui se renouvellera en chaque point de la frontière : « une population affolée », des « fuyards mal protégés par leur haillons contre le froid », des lieux d'hébergement improvisés dans « des maisons inhabitées insalubres, des granges, des halles, des prisons désaffectées, d'anciens haras, d'anciens moulins... ». Puis sont passés en revue les autres points de passage, Banyuls, Port-Vendres où furent amenés des navires-hôpitaux, le Perthuis, La Vajol-Las Illas, Saint-Laurent-de-Cerdans, Lamanère, Prats-de-Mollo, Py-Mantet, la Cerdagne, Beaucoup de relations mentionnent la brutalité des forces de l'ordre, surtout les Sénégalais et les spahis, et la bonne volonté des élus locaux ainsi que celle de certains ecclésiastiques comme l'abbé Bousquet, curé de Saint-Laurent-de-Cerdans.

Après avoir été contrôlés, fouillés, désarmés et filtrés, les républicains étaient vivement invités à regagner leur pays. Ceux qui restaient, étudiés dans la deuxième partie du livre, se trouvaient « entre frontière et camp ». Ils étaient rassemblés à Arles-sur-Tech, tête de pont ferroviaire des évacuations, Amélie-les-Bains, Céret, le Boulou, Perpignan où s'installèrent nombre de hautes personnalités de la république espagnole défunte.

La troisième partie est consacrée aux camps, Argelès, Saint-Cyprien, le Barcarès, Collioure, le Vernet d'Ariège, Agde, Rivesaltes... Beaucoup de lieux se révélaient impropres à leur fonction : Argelès où furent enfermées quelque 100 000 personnes était situé sur une plage marécageuse. Des monographies mettent l'accent sur des lieux particuliers ; la maternité d'Elne, le centre spécial de Rieucros en Lozère, le château de Collioure où les réfugiés jugés les plus dangereux étaient rassemblés dans des conditions de détention très dures.

Le livre apporte peu de révélations sur les camps, déjà très étudiés. Mais il reconstitue avec émotion l'expérience douloureuse vécue au quotidien par les Espagnols, les efforts généralement consentis avec humanité par les communes frontalières, l'incurie des autorités supérieures et parfois la brutalité des forces de l'ordre. Ce livre dans son entier constitue lui-même une sorte de témoignage.

Ralph Schor

Schaub (Jean-Frédéric), *L'Europe a-t-elle une histoire ?*, Albin Michel, Paris, 2008, 240 p.

Partir du présent du creuset européen et l'expliquer par le passé, ses événements fondateurs depuis la seconde guerre mondiale, sa structure démographique et géopolitique qui

conduit à l'autre Europe issue des trois Empires Russe, Habsbourg et Ottoman et à la décolonisation des trois continents européens de l'Asie, surtout de l'Afrique, et plus profondément dans le temps comme dans la chair qui les compose des Amériques, voilà la méthode de Jean-Frédéric Schaub qui a entendu s'interroger sur ce qui a fabriqué la singularité de cet isthme à la côte taillé aux dimensions du monde plutôt que son identité suivant la définition tardive qui a été voué à l'échec par le rejet du traité constitutionnel européen à partir de 2005.

La première unité européenne commence dans le camp de concentration de Mauthausen. Là se sont mêlés les Juifs de France, d'Allemagne, d'Europe centrale et finalement d'Italie, victimes communs de l'oppression nazie produite par la première guerre mondiale dans le cadre d'un processus de brutalisation. La suivante, celle de la paix, a été institutionnalisé « par des frontaliers, Robert Schuman était lorrain, Konrad Adenauer de Cologne, Alcide de Gasperi originaire du Trentin, enfin le promoteur du Benelux fut le Belge Paul-Henri Spaak. Tous étaient porteur d'un supplément d'âme qui les conduisit à la signature, le 25 mars 1957 à Rome, du traité créant l'Euratom et le marché commun dont l'affiche annonçant l'événement représentait des silhouettes féminines habillées aux couleurs nationales et se donnant la main devant la vaste carte de l'Europe portant comme légende la citation d'Alcide De Gasperi : « Six peuples, une seule famille, pour le bien de tous ». Cette histoire contemporaine a été précédée d'une Europe avant l'Europe qui a bénéficié de la longue conservation du latin, des rémanences des retours à l'Antiquité, et enfin au siècle des nationalités des liens familiaux entre les dynasties maintenues au pouvoir. La découverte de l'Europe ne peut se détacher de son rapport à l'Autre. C'est pourquoi la chute de Constantinople en 1453, le retour de la flotte de Christophe Colomb en 1493 et la publication de thèses de Luther en 1517 sont les épisodes inauguraux du monde moderne. L'entrée de l'autre Europe dans l'Europe occidentale a été facilitée par le souvenir des oppositions anciennes contre ce que l'auteur appelle la vassalisation et sans doute faut-il y voir l'idée d'une continuité entre la Russie des tsars et le bolchevisme. La révolte des ouvriers de Berlin en 1952, la révolte de Budapest en 1956, le printemps de Prague en 1968, le mouvement syndicaliste ouvrier parti de Gdansk en 1980 ont été réprimés par l'armée soviétique mais c'est jeter un sort un peu rapide à l'eurocommunisme français, espagnol et italien, que de rappeler qu'en Occident aussi le courant était irrémédiablement en faveur de la démocratie libérale. Le concept de fin de l'Histoire serait-il fils de celui de totalitarisme ?

Triste Europe en vérité que celle qui ne laissent aux populations que le choix entre le repli xénophobe et l'ouverture sur une Union européenne débarrassée du sens de l'altérité. Jean-Frédéric Schaub en fait le champ privilégié de la recherche historique prouve que la mémoire est devenue une affaire de spécialiste contrairement à l'élan primordial que lui a donné le désastre entre 1914 et 1945. Ce brillant essai pose des questions que ne suscitent pas ses interrogations et rejoint le projet contemporain de la philosophie politique qui consiste à expliquer les raisons du passage du lieu plein des Anciens au lieu vide dans lequel l'objet s'évanouit dans le silence recouvert par la propagande. Il nous parle sans nommer.

Thierry Couzin

Tulard (Jean), *Le Grand Empire 1804-1815*, Albin Michel, Paris, 2009, 467 p.

Napoléon Bonaparte a présenté le Grand Empire comme héritier de la Grande Nation. En formant des coalitions l'Europe des princes porte une responsabilité dans sa formation ce qui explique pourquoi les troupes françaises avaient été favorablement accueillies sur la rive gauche du Rhin, en Piémont ou en Pologne et que toute une Europe de l'intelligence de Goethe à Hegel, des *Afrancesados* à Monti a salué en Napoléon l'homme après lequel rien ne

serait plus comme avant. L'organisation de l'espace depuis la départementalisation de territoires annexés jusqu'au glacis des royaumes vassaux confiés à Louis, Joseph, Jérôme et Murat et au blocus continental illustre les contradictions dans lesquelles la France s'est débattue pour exercer son magistère. Le présent livre d'une impressionnante érudition se propose de faire l'histoire de cette domination.

La prépondérance française s'est assise, d'une part, sur la force de l'esprit des philosophes, Voltaire et Rousseau, sur ses scientifiques, Lavoisier, Buffon, Lamarck, Laplace, l'universalité de sa langue défendue par Antoine Rivarol, sa presse, enfin ses artistes, *Les Pestiférés de Jaffa* et *Le Champ de bataille d'Eylau* de Gros et le *Chant du départ* de Pierre Crouzet. D'autre part, seuls l'Empire d'Autriche et la Russie purent rivaliser avec ses 28 millions d'habitants qui atteindront les 40 millions après le sacre de Napoléon, et à la suite le réservoir de soldats que procurait le service obligatoire aux armées et l'offensive pratiquée par les généraux dès Jourdan et Hoche offrirent à la France une puissance militaire redoutée. Enfin une organisation politique largement inspirée de Rome comme la dictature de salut public, le Consulat, la division du Corps législatif entre l'Assemblée nationale et le Sénat et le titre d'empereur même soumis à la ratification du peuple français par le sénatus-consulte organique du 18 mai 1804 qui donna 3 572 329 *oui* contre 2 569 *non*, et l'appui des milieux d'affaires du négoce bordelais comme des bailleurs de fonds des fournitures aux armées, consolidèrent le rayonnement de la France.

La politique des frontières naturelles fut poursuivie par Napoléon et en 1803 les 120 départements français seront bornés par le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et l'Atlantique. Le 21 octobre 1805 la défaite navale de Trafalgar devant les Anglais mit un terme aux ambitions coloniales de la France et lui réserva le destin de puissance continentale que sanctionna le 2 décembre 1805 la victoire d'Austerlitz qui abattit la force de l'Autriche. La France sortie encore consolidée après l'entrevue de Tilsit le 25 juin 1807 avec le Tsar Alexandre qui ponctua la défaite de la Prusse et construisit le modèle carolingien du Grand Empire par un découpage de l'Europe qui isola encore l'Angleterre. Le 2 avril 1810 un nouvel équilibre fut atteint avec le mariage de Napoléon avec Marie-Louise à partir duquel fut inaugurée la nouvelle légitimité dynastique du Grand Empire et atteint par conséquent son véritable point de rupture avec la République française¹. Avec la retraite de Russie marquée par le périlleux passage de la Berezina le 27 novembre 1812 commence le reflux qui aboutira au traité de Paris du 30 mai 1814 signé par Talleyrand désormais ministre des relations extérieures de Louis XVIII qui ramena la France à ses limites du 1^{er} janvier 1792.

En Allemagne naquit le 22 mai 1813 dans le royaume de Saxe encore vassal de Napoléon Richard Wagner et en Italie le 12 octobre 1813 dans le département français du Taro fut enregistrée la naissance de Giuseppe Verdi. Cette nouvelle génération acquit la maturité en 1848 lorsque des processus unitaires, que Napoléon Bonaparte ne voulut pas réaliser quoiqu'il en soit le déclencheur, en Allemagne et en Italie secouèrent décisivement l'équilibre diplomatique élaboré par Metternich au Congrès de Vienne. Choc à rebondissement il est vrai puisqu'il fallut attendre l'année 1870 pour que dégénère le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes en un interminable principe des nationalités gros d'opportunités belliqueuses². L'ouvrage de Jean Tulard ouvre ainsi des perspectives pour qui veut comprendre l'Histoire que d'aucun prétendent terminée. La post-modernité désormais ravale l'histoire napoléonienne au musée des Invalides. Ironie du sort pour ce lieu de mémoire où furent transférées en 1840 par les bons soins de Louis-Philippe les cendres de l'Empereur déchu prélude à la genèse du mythe bonapartiste.

Thierry Couzin

¹ Jean Tulard, *Napoléon. Le pouvoir, la nation, la légende*, Paris, 1997, pp. 22-23.

² Arno J. Mayer, *La persistance de l'Ancien Régime. L'Europe de 1848 à la Grande guerre*, Paris, 1983, 350 p.

Wachtel (Nathan), *La logique des bûchers*, Editions du Seuil, Paris, 2009, 326 p.

Entre le rejet et la nostalgie du passé l'Holocauste a démultiplié l'attente dans la mémoire collective. D'autant plus que l'histoire du peuple juif est dans l'Histoire celle qui fut la plus réfractaire à sa sécularisation parce qu'elle seule était considérée comme sacrée³. Sans les lois de pureté du sang s'ajoutant à l'antijudaïsme médiéval et fournissant le fondement d'une représentation séculière et biologique des juifs, l'antisémitisme racial moderne n'aurait pu se développer. Le seul élément historiquement issu de la chute de Rome et qui s'affirma dans l'Eglise au haut Moyen Age est la doctrine de l'Enfer. On a pu considérer que la perte de cette crainte de l'Enfer et par conséquent de la composante proprement politique de la religion était au regard de l'homme un progrès moral⁴.

Au-delà de la *leyenda ner*, l'Inquisition fut une institution rationnelle dont le but a été d'éradiquer de la foi chrétienne les pratiques judaïsantes afin d'en maintenir la pureté. Il faut s'entendre sur le but des procédures salvatrices. Francisco Pena commenta dans sa réédition de 1578 du *Manuel des Inquisiteurs* rédigé par Nicolau Eymerich en 1376 : « Il faut rappeler que la finalité première du procès et de la condamnation à mort n'est pas de sauver l'âme de l'accusé mais de procurer le bien public et de terroriser le peuple ». Le tribunal du Saint-Office a été fondé en 1480 en Espagne puis vers 1540 au Portugal. Il s'est appuyé sur deux piliers. D'une part un appareil bureaucratique composé par les Inquisiteurs assistés par des dizaines de procureurs, notaires, avocats, greffiers, bourreaux, médecins ou gardiens de prisons rétribués auxquels s'ajoutaient des centaines de commissaires ecclésiastiques et enfin, et par milliers, les familiers c'est-à-dire des laïcs dotés de privilèges afin d'offrir leur collaboration pour dénoncer et arrêter. D'autre part le statut de la pureté du sang, quoique allant à l'encontre de la tradition paulinienne défendue par le Pape Nicolas V, va démontrer toute son efficacité pour limiter l'intégration des *conversos* en opérant un glissement de l'explication théologique à la justification biologique. En 1494 on trouvait à l'article « Apostasie » du *Dictionnaire des Inquisiteurs* : « Les juifs se transmettent de père en fils, avec le sang, la perfidie de la vieille loi ». C'est pourquoi la première phase de tout procès inquisitorial, après l'incarcération de l'inculpé et l'inventaire de ses biens confisqués, porte sur sa généalogie. Au Portugal on considère comme des marranes tous ceux qui exercent le métier de marchand. Le goût de la terre chez le marchand est un besoin de réhabilitation. A Lisbonne en 1516 homme d'affaire est synonyme de juif et d'ailleurs on reconnaît que Portugais veut dire chrétien nouveau et notamment en Amérique espagnole où l'accusation se nourrit d'une concurrence acharnée⁵. Aron Lévi alias Antonio de Montezinos fit en 1644 le récit de sa fuite devant l'Inquisition à Quito et de sa rencontre avec un *indio* appelé Francisco qui lui livra la prophétie suivante concernant son peuple caché des montagnes : « Le Dieu des ces fils d'Israël est le vrai Dieu, tout ce qui a été écrit sur ces tables est la vérité ; à la fin des temps ils seront les maîtres de toutes les parties du monde, sur cette terre viendront des gens qui y apporteront beaucoup de choses, et quand toute la terre sera bien pourvue, ces fils d'Israël sortiront d'où ils sont, et ils prendront possession de toute la terre qui autrefois était à eux ». Antonio Montezinos dans sa relation prévoyait ainsi un échec de la domination espagnole sur le Nouveau Monde et recevra l'approbation de la communauté juive d'Amsterdam⁶.

³ Yosef Hayim Yerushalmi, *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive*, Paris, 1984, 166 p.

⁴ Hannah Arendt, *La nature du totalitarisme*, Michelle-Irène B. de Launay (ed.), Paris, 1990.

⁵ José Gentil Da Silva, *Stratégie des Affaires à Lisbonne entre 1595 et 1607. Lettres marchandes des Rodrigues d'Evora et Veiga*, Paris, 1956, pp. 17-23.

⁶ Giuliano Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde. La naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale : des généalogies bibliques aux théories raciales (1500-1700)*, Lecques, 2000, pp. 391-399.

L'appartenance à la *casta* de Chrétien nouveau traquée de génération en génération lors des procès fit des secrets de famille de Miguel de Castro Lara, Lourenço Coutinho, Maria Rodrigues ou Antonio da Fonseca Rego, un souvenir douloureux entretenu d'une sorte de pédagogie de la mémoire des victimes à l'usage des plus jeunes. Elle connut une large diffusion lors de son transfert en Amérique ibérique en étendant la classification officielle aux indiens, noirs, métis et mulâtres. C'est à partir de cette histoire fortement somatique que l'Occident a pris conscience de la relativité des langues et des cultures et de l'entrelacement des temporalités⁷.

Thierry Couzin

⁷ Nathan Wachtel, « L'acculturation », dans *Faire de l'histoire. I. Nouveaux problèmes*, Jacques Le Goff, Pierre Nora, (dir.), Paris, 1974, pp. 174-202.